

sans doute montré en Ulrich von Liechtenstein un des poètes les plus productifs de son époque. Il a cherché à concilier un discours quasi philosophique et les aspirations d'une culture de cour ; à ériger l'esthétique courtoise et le dialogue entre poète et dame à une dimension exemplaire à travers la « subjectivité » et le jeu courtois.

Cet ouvrage montre que la dynamique didactique repose sur le *colloquium* et les configurations particulières dans lesquelles il peut se concrétiser. C'est l'idée qui donne son unité profonde à un ouvrage dont les quatre part., très approfondies, jouissent d'une assez large autonomie. Une conclusion générale aurait sans doute été bienvenue pour mieux rappeler la dynamique globale de l'ouvrage (mais nous touchons ici certainement une des « fractures » toujours vivantes entre nos discours – *rationes* – académiques respectives, en l'occurrence germanique et francophone ; il serait sans doute passionnant de se pencher sérieusement sur la question !). L'ouvrage d'E.C.L. entraîne son lecteur dans des contrées passionnantes et peu explorées de la production de texte, des théories de l'énonciation et des courants critiques contemporains.

Karin UELTSCHI

Salvatore MARINO, **Ospedali e città nel regno di Napoli. Le Annunziate : istituzioni, archivi e fonti.** (secc. XIV–XIX), Florence, Olschki, 2014 ; 1 vol., XVI–152 p. (*Biblioteca dell'« Archivio storico italiano »*, 35). ISBN : 9788822263063. Prix : € 23,00.

Archiviste de formation (Naples, Rome, Sienne puis Barcelone) et de profession, S. Marino a précocement ciblé ses recherches sur les hôpitaux, ceux du Sud de la Péninsule puis de toute la Couronne d'Aragon. Il nous donne ici un excellent échantillon de ses travaux en ce qui concerne les maisons de l'Annunziata, institution hospitalière, mais aussi d'assistance et d'éducation, présente à la fin du XIV^e siècle dans l'ensemble des pays méditerranéens du sud-ouest, et dont les premières fondations (Naples, Capoue, Aversa) sont antérieures à 1320. Ses recherches l'ont conduit dans 27 dépôts différents, entre Italie et Aragon. Une importante introduction est consacrée à la première maison, celle de Naples, et à ses débuts à une date incertaine (1304, plus tard ?), puis à son développement dans la capitale angevine, jusqu'à l'expansion de ce modèle hospitalier dans l'ensemble du royaume angevin (XIV^e–XV^e siècles). On revient à Naples encore (XV^e siècle), puis à l'ensemble du Mezzogiorno aragonais. C'est encore à Naples qu'on aboutit pour finir, la Naples à l'Époque moderne (fin XV^e–XVI^e siècles), et c'est là que sont longuement détaillés les services d'assistance mis en place par l'institution au XVI^e siècle pour la capitale (p. 55–74).

C'est alors, après en avoir longuement montré les richesses, que l'A. présente dans le détail les archives où reposent de nos jours ces précieux

documents pour lesquels le lecteur se sent désormais une vive sympathie : quelle vie passionnante cachée sous ces grimoires ! Leur destin mérite d'être connu. Après différentes péripéties législatives, une loi de 1963 a fait obligation de verser aux archives d'État tous ces papiers, parfois multiséculaires, longtemps conservés par les institutions qui les ont élaborés, ou encore en possession des institutions disparues, hôpitaux compris. C'est là que les historiens ont la satisfaction de les consulter désormais, facilement à leur portée. Là où ils se trouvaient auparavant, des archivistes chevronnés avaient déjà, parfois depuis longtemps, mis de l'ordre dans leur masse, chose indispensable pour leurs détenteurs, mais sans grande ouverture sur l'érudition. De cette mise en ordre et de cet usage érudit, l'A. esquisse les étapes au fil des siècles, parfois dans le détail, en particulier pour l'Annunziata de Naples (p. 90 s.), ainsi que pour les quatorze Annunziate du Sud italien (p. 100 s.). Pour terminer, ce bon archiviste met à notre disposition dix actes royaux concernant des hôpitaux, un *privilegium* et neuf *litterae patentes*, qui s'échelonnent de 1383 à 1473, et qu'il publie ici pour la première fois. *Indices, nominum et locorum* sont bien à leur place mais non pas le malheureux *index rerum*, de plus en plus snobé. Rien que pour le mot confrérie, et bien sûr tant d'autres, il mériterait d'apparaître. Mais finir sur ce regret serait tout à fait injuste. Il s'agit ici d'une excellente monographie, fruit d'une recherche exemplaire, et intelligemment présentée.

Charles M. DE LA RONCIÈRE

Francesco Guidi BRUSCOLI, **Bartolomeo Marchionni, homem de grossa fazenda (ca 1450–1530). Un mercante florentino a Lisbona e l'impero portoghese**, Florence, Olschki, 2014 ; 1 vol., xxvi–274 p. (*Biblioteca storica toscana*, 1^{re} sér., 73). ISBN : 9788822263001. Prix : € 32,00.

À son départ de Lisbonne pour explorer le futur Brésil (fin 1500–1501), Amerigo Vespucci laissait dans la capitale portugaise une importante colonie de Florentins. L'un des plus riches et des plus entrepreneurs avait pour nom Bartolomeo Marchionni. Membre de la compagnie marchande de ses compatriotes Cambini, il s'était établi au bord du Tage 30 ans auparavant, et s'était inséré pour elle avec succès dans le trafic international alors largement animé par les marchands cosmopolites présents dans la capitale portugaise. Cela, vers la Méditerranée, vers la mer du Nord, et, plus loin encore, vers les îles atlantiques, les côtes de l'Afrique noire, l'Amérique, et désormais aussi, vers l'Asie. Ce personnage, son activité économique, et l'insertion de celle-ci dans la formidable aventure de l'époque, sont remarquablement mis en valeur par l'A. grâce à l'enquête tenace menée par lui dans dix-sept dépôts d'archives italiens, portugais et espagnols, assortie d'une bibliographie d'environ 300 numéros.

Né à Florence en 1450, Bartolomeo entre à seize ans comme salarié au service de la compagnie Cambini. Celle-ci avait alors des intérêts au Portugal